

Les désignations des Grecs d'Asie à l'époque classique, entre ethnicité et jeux politiques

Dominique Lenfant

DOI: <http://dx.doi.org/10.7358/erga-2017-002-lenf>

ABSTRACT: The designations of the Greeks of Asia in classical literature bear witness to a process which has been highlighted in studies on ethnicity (relational character, dynamism, interaction between exogenous and endogenous appellations), but they also prove to be self-interested and contextual, so that there was no linear evolution which would have unanimously led e.g. from «Ionians» to «Greeks of Asia». Far from always either serving a «neutral» description or taking part in the construction of a collective identity, more often than not they testify to political uses of language in specific contexts.

KEYWORDS: Eschyle, ethnicité, Grecs d'Asie, Hérodote, Ioniens, Isocrate, Xénophon – Aeschylus, ethnicity, Greeks of Asia, Herodotus, Ionians, Isocrates, Xenophon.

Quoique traversées par des courants divers, les études sociologiques sur l'ethnicité s'accordent aujourd'hui à rejeter les conceptions substantialistes des groupes et identités ethniques: elles voient dans toute identité ethnique le résultat d'une interaction, d'une relation d'opposition à un autre groupe¹, et ce caractère relationnel a pour conséquence le dynamisme de l'ethnicité, dont le contenu et le sens sont sujets aux changements². De plus, toujours selon les sociologues, «l'identité ethnique ne se définit jamais de façon purement endogène par la transmission de l'essence et des qualités à travers le *membership*»³. Elle se construit aussi sous l'influence d'une

¹ «Ce n'est donc pas la différence culturelle qui est source d'ethnicité, mais la communication culturelle qui permet de tracer des frontières entre les groupes à travers des symboles compréhensibles à la fois par les *insiders* et les *outsiders*» (Poutignat - Streiff-Fenart 1995, 135, dans un ouvrage de synthèse qui renvoie au père fondateur des conceptions modernes de l'ethnicité, F. Barth).

² Le plus souvent, l'ethnicité désigne soit l'identité ethnique soit le processus de construction de cette identité. Sur les définitions du terme et l'historiographie de son usage dans les études antiques, cf. Malkin - Müller 2012, 28-29, et Müller 2014. Voir également les approches critiques de Zurbach 2012, 263-265, et McInerney 2014.

³ Cf. Poutignat - Streiff-Fenart 1995, 155.

définition exogène. De ce point de vue, l'analyse des noms ethniques est particulièrement importante, d'abord parce que l'existence d'un nom spécifique par lequel un groupe est désigné et se désigne est le seul moyen de manifester l'existence de ce groupe, ensuite parce que le fait de nommer peut aussi avoir la fonction performative de faire exister un groupe en tant que tel. Or, les exo-définitions tendent à être globalisantes (par exemple, alors que les migrants qui avaient quitté l'Italie pour les États-Unis se considéraient eux-mêmes comme Génois, Vénitiens, Napolitains, Siciliens, Calabrais, etc., les Américains les étiquetaient comme Italiens). Une telle définition exogène n'est pas sans retentissement sur le groupe ainsi désigné, d'autant que ce dernier fait souvent l'objet d'un traitement spécifique: «le fait d'être collectivement nommés finit par produire une solidarité réelle entre les gens ainsi désignés»⁴.

Les Grecs d'Asie sont une bonne illustration du caractère relationnel de l'ethnicité, de son inscription dans un jeu d'oppositions, de son caractère évolutif et de l'importance des définitions exogènes. L'expression paraît de prime abord désigner un sous-ensemble déterminé par la simple position géographique, elle semble aller de soi et relever de la description incontestable, elle paraît avoir un sens dès lors que des hellénophones sont venus s'installer sur la côte d'Asie Mineure au tournant du 1^{er} millénaire av. J.-C.

Elle repose néanmoins sur plusieurs présupposés: ce groupe serait le sous-ensemble de deux ensembles plus larges: les Grecs, d'une part, les habitants de l'Asie, de l'autre – soit, du point de vue des Grecs de l'époque classique, les sujets passés, contemporains ou potentiels de l'empire perse. De plus, parler de Grecs d'Asie présuppose une forme d'unité, ne serait-ce que par distinction avec les autres: «d'Asie» s'entend par opposition à «d'Europe», «Grecs» par contraste avec les autres habitants de l'Asie.

Du point de vue de l'historien actuel, cette unité a des sources politiques, ou plutôt géo-politiques: elle ne prend sens qu'avec la conquête perse de l'Asie Mineure, qui débouche sur une domination plus contraignante et générale que celle des Lydiens. C'est alors que Bias de Priène aurait prôné le départ de tous les Ioniens comme condition de la liberté (Her. I 170): «la liberté ou l'Asie», en quelque sorte. Si je me limite ici à la période grecque classique, c'est qu'elle correspond précisément à l'émergence de cette notion, en lien étroit avec l'existence de l'empire perse achéménide.

Pour l'historien actuel de cette période, la notion de Grecs d'Asie paraît historiquement pertinente, et même nécessaire, à propos, plus précisément, des Grecs d'Asie Mineure, car il sait *a posteriori* qu'une histoire commune

⁴ Cf. Poutignat - Streiff-Fenart 1995, 158, à qui j'emprunte la teneur du présent paragraphe.

les a distingués des Grecs d'ailleurs – ne serait-ce que dans leur rapport aux puissances extérieures qui les ont dominés, l'empire perse et l'empire athénien notamment. De ce point de vue strictement politique, on peut découper grossièrement les 220 ans d'empire achéménide en trois périodes:

- l'une, où les Grecs d'Asie sont d'abord soumis à l'empire perse et lui versent tribut;
- la deuxième, où ils subissent l'hégémonie d'Athènes (478 - entre 412 et 404 selon les cités);
- après deux décennies de flottement, qui peuvent être considérées comme une phase de transition où les cités n'en sont pas toutes au même point, s'ouvre une troisième période, où les Grecs d'Asie repassent sous le giron perse en 386 – jusqu'à l'arrivée d'Alexandre en 334.

Grossièrement, ces cités ont eu de ce point de vue un destin commun, qui rend une appellation commune nécessaire et commode du point de vue de l'histoire politique, d'autant que cette communauté de destin pouvait avoir aussi des conséquences internes très concrètes. Que l'on songe, par exemple, à la persistance du régime tyrannique dans les cités d'Asie Mineure après sa disparition de la Grèce balkanique.

Si l'expression de «Grecs d'Asie» est largement employée par les historiens modernes en raison de cette communauté de destin, la question se pose de savoir si une telle unité a été perçue par les Grecs. Dans l'affirmative, cette conscience est-elle passée par une manifestation lexicale? Qu'en a-t-il été de la manière de désigner les Grecs d'Asie? A-t-il existé une ou des désignations d'ensemble? Ces désignations sont-elles d'abord exogènes, c'est-à-dire employées par des Grecs d'ailleurs (d'Athènes ou de Sparte, par exemple)? Ou sont-elles dues aux intéressés eux-mêmes? Les Grecs d'Asie et les Grecs d'Europe employaient-ils des expressions différentes – qu'il s'agisse des auteurs ou des acteurs dont ils rapportent les propos? Y a-t-il eu interaction entre désignations exogènes et endogènes? Leur emploi est-il lié à des circonstances et des objectifs précis? Enfin, les locuteurs n'ont-ils pas su jouer des termes en fonction des besoins circonstanciels et des intentions politiques ou rhétoriques? Telles sont les questions que nous souhaiterions aborder ici.

1. «LES PERSES» D'ESCHYLE: UNE CATÉGORIE SACRIFIÉE À L'ANTITHÈSE FONDAMENTALE

On aimerait disposer de témoignages directs antérieurs à la conquête perse ou même aux guerres médiques, mais, dans la pratique, tous les textes conservés qui peuvent nous éclairer sont postérieurs aux guerres médiques.

Il n'est pas question d'en mener ici une étude complète, mais on examinera quelques écrits significatifs – tous littéraires, les inscriptions conservées n'ayant guère eu l'occasion d'évoquer les Grecs d'Asie comme un ensemble.

Rappelons que le mot «Asie» a d'abord désigné en grec une partie de l'Asie Mineure occidentale (en gros la Lydie), puis l'Asie Mineure, avant de désigner beaucoup plus largement le territoire de l'empire perse. Il semble bien que l'élargissement de l'espace couvert ait successivement suivi l'expansion lydienne, puis perse⁵ – preuve par excellence que, si le terme même d'Asie a l'allure d'une désignation géographique immuable, son contenu est en fait conditionné par l'évolution politique. C'est dans *Les Perses* d'Eschyle que l'on voit le plus nettement l'Asie coïncider avec l'empire perse⁶.

Dans cette tragédie, l'assimilation Asie / empire perse paraît prendre fin avec la défaite de Xerxès, que le tragique interprète de manière fantastique comme le déclencheur d'une décomposition totale du pouvoir perse: «Et de longtemps, sur la terre d'Asie (ἀνὰ γὰρ Ἀσίαν), on n'obéira plus à la loi des Perses; on ne paiera plus le tribut sous la contrainte impériale; on ne tombera plus à genoux pour recevoir des commandements: la force du Grand Roi n'est plus!» (Aesch. *Pers.* 584-590, trad. P. Mazon). Si l'on cherche un référent réaliste derrière cette évocation, on ne peut songer, précisément, qu'aux cités grecques d'Asie, seules concernées par cette sortie de la tutelle perse: littéralement, cependant, leur cas est étendu de manière hyperbolique à l'ensemble des sujets de l'empire.

Les Grecs d'Asie occupent en réalité une place paradoxale dans *Les Perses* d'Eschyle: d'un côté, ils sont désignés deux fois parmi les peuples sujets, de l'autre, leur participation à la seconde guerre médique est totalement occultée.

(1) Précisons d'abord le premier point. Les Grecs d'Asie sont désignés deux fois parmi les peuples sujets, quand il est question de la situation antérieure à la seconde guerre médique: ils figurent successivement parmi les conquêtes de Cyrus (771) et parmi les possessions de Darius (898-900). La première fois, ils sont désignés comme «l'Ionie»: Cyrus «conquit la Lydie,

⁵ Cf. Macale - Mari 2017, 8-11, avec bibliographie. La confusion n'est cependant pas totale (on connaît, par exemple, les discussions sur les rapports entre Asie et Égypte, cette dernière étant pourtant intégrée à l'empire perse depuis 525; cf. Her. II 16) et le sens étroit d'*Asia* est encore attesté chez l'historien en concurrence avec son sens large (cf. Legrand 1954, 163: «Au sens large, le mot Ἀσίη, chez Hérodote, ne désigne guère plus que l'empire achéménide, I 192, III 88, VII 1, VIII 109, IX 116; en d'autres cas, seulement l'Asie antérieure, I 104, 107, ou même la péninsule anatolique, I 72»).

⁶ Cf. Tourraix 1992-1993, 101.

la Phrygie et dompta par la force l'Ionie entière (Ἰωνίαν πᾶσαν)» (770-771). La seconde fois, le poète paraît se référer à la fois à l'Ionie et aux «Grecs» (Ἕλληνες) qui peuplent ses cités: Darius, peut-on lire, régnait sur les îles et notamment sur «celles qui se rattachent à notre terre» (entendons l'Asie), Lesbos, Samos et Chios (879-885), mais aussi sur «les <cités> de Grecs opulentes et populeuses du domaine ionien» (899-900: καὶ τὰς εὐκτεάνους κατὰ κληῖρον Ἰαόνιον πολυάνδρους Ἑλλάνων ἐκράτυνε <πόλεις>). Le texte est malheureusement corrompu. Si on l'admet sous cette forme, c'est le seul endroit de la pièce où les Grecs d'Asie sont désignés comme grecs et, si l'on rejette, à l'inverse, la leçon Ἑλλάνων⁷, Ἕλληνες devient dans la pièce une désignation strictement réservée aux Grecs d'Europe. Quoi qu'il en soit, dans ces deux passages, l'Ionie apparaît comme une portion territoriale de l'empire perse. En revanche, le terme d'Ioniens (cinq occurrences) se réfère ailleurs aux seuls Grecs d'Europe, dans le contexte précis de la seconde guerre médique, comme à la cible de Xerxès et à ses vainqueurs⁸.

Ces emplois de «Ionie»/«Ioniens» ont été diversement interprétés⁹. Harrison y voit un effacement de la distinction entre Grecs d'Asie Mineure et Ioniens de l'Attique, qui visait à promouvoir la Ligue de Délos¹⁰. Il faudrait alors comprendre «Ioniens» au sens dialectal et se limiter, du côté de l'Europe, aux Athéniens. Une deuxième hypothèse est que les Grecs savaient qu'en langue perse les Grecs étaient appelés *Yauna*¹¹ et qu'en plaçant ce terme dans la bouche de Perses, le poète entendait faire couleur locale. Il faudrait alors comprendre «Ioniens» au sens large de «Grecs».

(2) Mais les subtilités ne s'arrêtent pas là, car, comme nous le disions, l'existence même de Grecs d'Asie est comme occultée dans le récit des guerres médiques. C'est un paradoxe du point de vue historique, étant donné que la révolte ionienne est à l'origine des guerres médiques qui sont au cœur de la pièce, mais aussi du fait que des Grecs d'Asie ont participé activement aux combats. C'est que ces derniers entravent doublement la polarité qui sous-tend le discours d'Eschyle: (1°) l'Asie étant, dans la pièce, opposée non pas à l'Europe, mais à la Grèce¹² (entendons la Grèce à l'ouest

⁷ Comme il y a une leçon alternative à Ἑλλάνων dans les manuscrits (ἐλλάνων), on peut douter de l'authenticité de Ἑλλάνων. Plus largement, on peut suspecter la disparition de plusieurs mots et πόλεις a été ajouté par Schütz pour donner un complément à ἐκράτυνε (cf. Garvie 2009, 335). West 1998² entoure Ἑλλάνων ἐκράτυνε σφετέραις φρεσίν de deux *crucis*. Garvie ne considère cependant pas la leçon Ἑλλάνων comme indéfendable.

⁸ 178: Ἰαόνων γῆ; 563, 949-53, 1011, 1025.

⁹ Cf. Garvie 2009, 114-115.

¹⁰ Cf. Harrison 2000, 64.

¹¹ Cf. Aristoph. *Ach.* 104. Cf. Garvie 2009, 114-115. Sur *Yauna*, cf. Sancisi-Weerdenburg 2001; Rollinger - Henkelman 2009.

¹² Comme le note Tourraix 1992-1993, 101.

de l'Égée), la notion de Grecs d'Asie gêne cette opposition: comment opposer la Grèce à l'Asie s'il y a des Grecs en Asie? (2°) c'est d'autant plus gênant que les Grecs d'Asie ont combattu du côté des Perses. L'opposition construite par Eschyle explique donc sans doute l'absence frappante des Grecs d'Asie dans le récit tragique. La présence de contingents grecs dans l'armée et surtout dans la flotte de Xerxès y est complètement gommée: au v. 410, il est question d'un «navire phénicien», au v. 963, du «navire tyrien», comme s'il s'agissait de montrer que la flotte royale était purement phénicienne; et, dans le récit de la bataille de Salamine (384-434), il y a d'un côté les Grecs (Ἕλληνες, 388)¹³, de l'autre les Barbares ou les Perses (335, 337, 391), «un bourdonnement en langue perse» (Περσίδος γλώσσης ῥόθος, 406), des «vaisseaux barbares» (412, 423), parmi lesquels, on l'a vu, un «navire phénicien» (Φοινίσσης νεώς, 410) – rien de grec, donc. Il est en conséquence impossible de déduire du récit du messager qu'il y avait des Grecs dans les contingents royaux.

La comparaison avec Hérodote est de ce point de vue éloquente. En VIII 85-88, tout en dépeignant la bataille comme opposant le camp des Grecs à celui des Barbares, l'historien met en valeur la participation d'Ioniens à la flotte barbare. Mieux: il concentre précisément son récit sur les hauts faits des Ioniens *au service* du roi de Perse. Ce contraste n'est peut-être pas sans lien avec les différences d'origine et d'intentions des deux auteurs. Eschyle, en tant qu'Athénien, cherche à mettre l'accent sur l'unité grecque, à opposer un camp barbare à un camp grec, pour mieux célébrer la victoire athénienne, de même qu'à favoriser l'éclosion d'un sentiment panhellénique, en particulier au sein de la Ligue de Délos dont les cités ioniennes font désormais partie. De son côté, Hérodote, Grec d'Asie, a certainement de bonnes sources sur une partie des événements: sa patrie, Halicarnasse, était aussi celle d'Artémise, qu'il montre particulièrement active à Salamine au service du roi de Perse. Il n'est pas exclu non plus qu'il ait des intentions iconoclastes vis-à-vis d'un discours idéologique athénien qui déforme l'histoire pour mieux ancrer l'opposition Grecs-Barbares et inciter les Grecs d'Asie à se sentir solidaires des Grecs d'Europe. Quoi qu'il en soit, les intentions d'Eschyle comme poète tragique et comme patriote expliquent facilement qu'il n'évoque guère les Grecs d'Asie. On ne trouve donc chez lui que deux allusions furtives à «l'Ionie» du passé, sujette des Perses.

¹³ Ἕλληνες et dérivés: 334, 338, 351, 358, 369, 388, 393, 402, 409, 417.

2. HÉRODOTE: DES GROUPES DIALECTAUX AUX IONIENS DES GUERRES MÉDIQUES

Le constat est fort différent chez Hérodote, lui-même un Grec d'Asie, nous l'avons dit, mais aussi l'auteur qui évoque le plus les Grecs d'Asie – mais sans les désigner le plus souvent par cette expression¹⁴. Ces Grecs occupent néanmoins une place paradoxale, car l'auteur admet d'emblée la division de l'humanité en Grecs et Barbares (ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά, τὰ μὲν Ἑλληνισι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα), mais précise que «les Perses considèrent comme à eux l'Asie et les peuples barbares qui l'habitent» et qu'«ils tiennent l'Europe et le monde grec (τὸ Ἑλληνικόν) pour un monde à part» (Her. I 4). En d'autres termes, le monde grec étant donné pour un sous-ensemble de l'Europe, les Grecs d'Asie paraissent ici négligés. Pourtant, leur importance est telle que leur sort donne à l'histoire sa ligne directrice: ils sont la raison affichée pour laquelle le récit commence avec Crésus, ce dernier étant le premier à avoir attaqué injustement «les Grecs» (τοὺς Ἑλλήνας, I 5), qui furent, en l'occurrence, des Grecs d'Asie.

Une seule fois, les Grecs d'Asie sont désignés précisément par l'expression οἱ ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἑλλήνες (I 27, 1), mais, à vrai dire, cet *unicum* s'explique par son contexte d'emploi: l'auteur est en train de tirer le bilan des conquêtes successives de Crésus («Lorsque les Grecs d'Asie furent soumis et contraints de payer tribut») et il lui faut distinguer cet ensemble de Grecs de ceux des îles (νησιῶται), que Crésus envisage un temps d'attaquer¹⁵. Cette expression répond donc à une nécessité purement contextuelle et ne rend pas compte d'une désignation usuelle ni d'une opposition aux Grecs d'Europe¹⁶.

Le plus souvent, Hérodote désigne les Grecs d'Asie en mentionnant de manière groupée les groupes dialectaux entre lesquels ils se répartissaient, la trilogie Ioniens/Éoliens/Doriens, parfois réduite à un ensemble bipartite Ioniens/Éoliens. Ainsi, quand, au tout début de son récit sur la Lydie (I 6), il précise quels furent les rapports de Crésus avec les Grecs (Ἑλλήνων), il distingue bien parmi ces derniers, d'un côté, «les Ioniens, les Éoliens et les Doriens établis en Asie» (Ἰωνάς τε καὶ Αἰολέας καὶ Δωριέας τοὺς ἐν τῇ Ἀσίῃ), de l'autre les Lacédémoniens. En d'autres termes, les Grecs d'Asie sont donnés pour un sous-ensemble des Grecs, un sous-ensemble tripartite, et

¹⁴ Cf. Seager - Tuplin 1980, 141. Sur les représentations des Ioniens d'Asie chez Hérodote et le rôle qu'y jouent les marqueurs d'ethnicité, cf. Polito 2016.

¹⁵ Un équivalent figure un peu plus loin: «les Grecs habitant sur le continent» (τῶν ἐν τῇ ἡπείρῳ οἰκημένων Ἑλλήνων, I 27, 4).

¹⁶ Cf. Seager - Tuplin 1980, 141.

l'auteur précise que les composantes de ce sous-ensemble subissent un sort identique (ils sont établis en Asie et doivent payer tribut à Crésus). Cette communauté de sort donne assurément le sentiment d'une unité, mais cette dernière ne trouve pas de traduction lexicale.

On retrouve cette désignation globale par association des groupes dialectaux dans la suite du récit, du moins jusqu'à la veille des guerres médiques. Tout d'abord, elle revient plusieurs fois à propos des peuples soumis par Crésus: avant de dire, comme on l'a vu, que les Grecs d'Asie lui avaient été soumis, Hérodote a précisé que le roi s'était attaqué «à toutes les communautés d'Ioniens et d'Éoliens» (ἐκάστοισι Ἴωνων τε καὶ Αἰολέων)¹⁷. Puis, quand il signale que presque tous les habitants en-deçà de l'Halys ont été soumis (I 28, 1), il énumère les peuples d'Asie Mineure soumis à Crésus sans faire une place à part aux Grecs: «les Lydiens, les Phrygiens, les Mysiens, les Mariandyniens, les Chalybes, les Paphlagoniens, les Thraces Thyniens et Bithyniens, les Cariens, les Ioniens, les Doriens, les Éoliens, les Pamphyliens». Les Grecs ne sont pas isolés comme un ensemble cohérent. Les noms de leurs groupes sont simplement juxtaposés et, pour les distinguer dans cette liste, il faut savoir que les membres des groupes dialectaux, Ioniens, Doriens, Éoliens, sont des Grecs. Les distinguer des non-Grecs dans ce contexte n'a pas semblé utile. Ensuite, au moment de la conquête perse, ce sont encore les appellatifs dialectaux qui sont employés: ce sont les Ioniens et Éoliens qui envoient une ambassade à Sparte (I 152). Le même usage s'observe enfin quand Mardonios pousse Xerxès à se lancer dans la seconde guerre médique en disant qu'il faut se venger des Grecs (Ἕλληνας) et qu'il n'y a rien à craindre: «nous avons comme sujets, soumis par nous, de leurs fils, ceux qui sont établis sur notre sol et qu'on appelle Ioniens, Éoliens, Doriens» (VII 9).

De ce constat, Robin Seager et Christopher Tuplin ont déduit qu'Hérodote ne semblait pas concevoir les Grecs d'Asie comme une unité¹⁸. Et il est vrai qu'en tant que Grec d'Asie lui-même, l'auteur avait, plus qu'un Athénien, conscience des divisions au sein de ce monde, divisions qui s'étaient exprimées jusque dans des épisodes cruciaux de leur histoire commune,

¹⁷ L'ensemble du passage consacré aux opérations menées par Crésus est significatif: le roi s'attaque d'abord aux Éphésiens, puis à toutes les communautés d'Ioniens et d'Éoliens (I 26) et c'est quand il s'agit de tirer le bilan de ces conquêtes qu'il est question des Grecs d'Asie ainsi soumis (I 27, 1: οἱ ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἕλληνες). On est donc passé de la prise en considération d'une cité à celle des groupes grecs dialectaux, Ioniens (autour d'Éphèse) et Éoliens (plus au nord), avant d'englober tout cela dans une appellation générale de «Grecs d'Asie» – mais juste pour marquer l'élargissement progressif des conquêtes suivant un ordre géographique.

¹⁸ Seager - Tuplin 1980, 142.

conquête perse ou révolte ionienne¹⁹. Néanmoins, il ne faut pas négliger que l'appellation d'Ioniens a très souvent un sens large, qui englobe le gros des Grecs d'Asie Mineure occidentale – sans doute du fait que les Ioniens y étaient majoritaires parmi les Grecs et qu'ils donnaient souvent l'impulsion à des mouvements plus larges²⁰. Un exemple clair en est fourni par le récit de l'expédition contre les Scythes, où il est dit qu'ont été mis à contribution, pour conduire la flotte, «les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins» (IV 89), mais où l'ensemble est régulièrement désigné par «les Ioniens» (une dizaine d'occurrences). Le sens large apparaît on ne peut plus clairement lors du débat sur l'opportunité de rompre les ponts à l'invite des Scythes: ces derniers apostrophent les Grecs avec les mots Ἄνδρες Ἴωνες (IV 136), puis il est dit que «les Ioniens délibérèrent» (IV 137), et, quand l'historien énumère les cités où règnent les tyrans qui prirent part au vote, il les fait relever de trois catégories, les Hellespontins (Ἑλλησποντίων), l'Ionie proprement dite (ἅπ' Ἴωνίης) et les Éoliens (Αἰολέων, IV 138) – l'ensemble étant subsumé ensuite par l'appellation d'Ioniens (IV 140 et 142).

Ce qui est troublant dans le récit est l'alternance fréquente du sens large de «Ioniens» et de son sens restreint. Ainsi, lors de l'ambassade à Sparte déjà mentionnée à la veille de la conquête perse, Hérodote passe au sens large de «Ioniens» pour dire que les envoyés des Ioniens et des Éoliens demandent du secours *pour les Ioniens* et qu'après le refus lacédémonien «les envoyés *des Ioniens* se retirèrent» (I 152). De même, dans le récit de la révolte ionienne, les Ioniens sont tour à tour à entendre au sens étroit et au sens large. Par exemple, en VI 8, au moment de décrire la flotte qui doit se battre à la bataille de Ladè, l'historien précise d'abord qu'aux Ioniens s'adjoignent les Éoliens de Lesbos, mais ensuite il se réfère à l'ensemble de ces forces comme étant celles des Ioniens²¹.

¹⁹ Au moment des opérations militaires, les Grecs d'Asie sont évoqués d'abord comme relevant de l'Ionie: il est dit qu'Harpage a soumis l'Ionie et qu'il part ensuite en expédition contre les Cariens, Cauniens et Lyciens, en prenant avec lui des Ioniens et des Éoliens (I 171). La soumission des Éoliens proprement dits n'a pas été relatée. Quant à la suite du mouvement de conquête, quand Harpage soumet les Cariens, il est précisé que «ce qu'il y a de Grecs établis dans cette région» ne résista pas plus que les Cariens eux-mêmes (I 174): c'est une manière de désigner les cités doriennes, comme le montre l'exemple de Cnide. Ces peuples soumis par Harpage sont inclus, grecs ou non grecs, parmi «les pays de l'Asie inférieure» (Τὰ μὲν νῦν κάτω τῆς Ἀσίας, I 177).

²⁰ Cf. Legrand 1954, 114, *s.v.* Ἴωνες: sous le nom d'Ioniens «sont compris en différentes circonstances des Grecs d'Asie qui n'étaient pas des Ioniens mais qui leur avaient été associés, qui avaient subi leur ascendant et partagé leur fortune».

²¹ Il est vrai que la disproportion numérique permet ici de négliger les Éoliens. Aucune appellation globale ne vient inclure les autres groupes révoltés (Hellespontins, Cariens ou Chypriotes), ce qui s'explique par le fait qu'ils agissent sur des théâtres d'opérations éloignés (Hellespontins, Chypriotes) ou que les intéressés sont non grecs (Cariens)

En revanche, dans le récit de la seconde guerre médique, les Grecs d'Asie sont clairement désignés sous le seul vocable d'Ioniens: bien que le dénombrement de la flotte de Xerxès fasse apparaître des Doriens, des Ioniens, des Insulaires, des Éoliens et des Hellespontins (VII 93-95), les noms de groupes dialectaux disparaissent au profit du seul nom d'Ioniens, qu'il s'agisse de ceux qui participent aux opérations de Xerxès ou de ceux qui viennent solliciter les Grecs d'Europe pour qu'ils les délivrent²². C'est que l'emploi de ce terme d'Ioniens sert commodément le contraste entre les deux camps, le terme de «Grecs» servant, quant à lui, à désigner les «Grecs du parti de la résistance» aux Perses²³. Il y a là un fort contraste avec Eschyle, qui emploie tour à tour «Grecs» et «Ioniens» pour désigner les Grecs d'Europe.

Enfin, le terme d'Ioniens présente une dernière particularité que peuvent exploiter des acteurs de l'histoire, comme en témoigne Hérodote: en son sens restreint, il permet aux Athéniens de jouer sur le thème de la parenté pour revendiquer des prérogatives en tant que métropole. Ainsi, quand Sparte propose que l'on fasse migrer les Ioniens sur les territoires des «médisants», les Athéniens contestent aux Péloponnésiens le droit de prendre des décisions «au sujet de leurs colonies à eux» (περὶ τῶν σφετέρων ἀποικιέων, IX 106)²⁴.

En résumé, donc, Hérodote emploie volontiers les désignations de groupes dialectaux, sans doute parce qu'il rend compte d'événements locaux et de leur perception locale. Par la suite, les Éoliens et les Doriens d'Asie ne sont qu'exceptionnellement mentionnés dans nos sources littéraires d'époque classique²⁵. Pour désigner les Grecs d'Asie Mineure occi-

(V 103-104) et que la chronologie de leur révolte ne se confond pas entièrement avec celle des Ioniens proprement dits.

²² Par exemple, en VIII 10 «Tous ceux des Ioniens qui voulaient du bien aux Grecs et qui marchaient contre eux à contrecœur...», en VIII 132 des envoyés des *Ioniens* viennent au camp des *Grecs* pour leur demander de délivrer l'Ionie, en IX 90, quand, au lendemain de Mycale, des Samiens viennent trouver la flotte des Grecs stationnée à Délos pour l'exhorter à intervenir pour chasser les Barbares de la côte d'Asie Mineure, ils disent que «si les Ioniens les voyaient seulement, ils se détacheraient des Perses».

²³ Legrand 1954, 106.

²⁴ À l'occasion, Hérodote fait brandir aux Perses eux-mêmes l'argument de la parenté ionienne avec Athènes. Ainsi, quand Artabane avertit Xerxès contre le risque de mener des Grecs contre des Grecs, il affirme que «Cyrus fils de Cambyse a réduit à l'état de tributaires des Perses toute l'Ionie à l'exception d'Athènes»: les Athéniens sont ici inclus parmi les Ioniens. Ce choix s'explique par la volonté de présenter Cyrus en modèle pour dissuader Xerxès de se démarquer de ce dernier («Je te conseille donc de ne mener en aucune façon ces hommes contre leurs pères»): Artabane fait mine de croire que Cyrus a pu concevoir l'idée de marcher contre Athènes avant d'y renoncer (VII 51).

²⁵ Voir, par exemple, Xen. *Cyr.* (*infra*, n. 32).

dentale de manière globale, l'historien use aussi de l'appellation d'Ioniens, qui prédomine de plus en plus au fur et à mesure que son récit progresse. De par sa double acception possible, le terme présente des ambiguïtés, qui peuvent en fait être des avantages: d'un côté, il permet de désigner globalement les Grecs d'Asie Mineure par opposition aux Grecs d'Europe, de l'autre, il permet de jouer sur le sens restreint en évoquant la parenté avec les Athéniens – un thème qui se prêtait à l'exploitation politique dans un sens ou dans un autre, comme en témoigne plus tard Thucydide, dont je ne dirai que quelques mots.

Dans son histoire de la guerre du Péloponnèse, il est assez peu question des Grecs d'Asie Mineure comme d'un ensemble, y compris dans les trois traités entre Sparte et le Roi, qui les englobent tacitement dans le territoire asiatique du Roi²⁶. Son sujet même veut qu'il s'intéresse soit à des cités de manière individuelle soit aux alliés d'Athènes, qui ne se limitent pas aux cités d'Asie. Il évoque néanmoins la parenté culturelle entre Athéniens et Ioniens, les premiers ayant fondé les cités des seconds²⁷. Surtout, il montre comment ce lien de parenté était invoqué par les uns ou les autres pour créer une obligation d'assistance. C'est ainsi que, d'un côté, les Grecs irrités contre Pausanias demandent aux Athéniens de devenir leurs chefs en invoquant leur parenté (*κατὰ τὸ ξυγγενές*, I 94), ce qui est une manière de faire pression sur eux. Mais, d'un autre côté, le thème peut se retourner contre eux: quand l'envoyé d'Athènes doit répondre aux attaques du Syracusain Hermocrate et défend l'empire exercé par sa cité, il assimile «les peuples auparavant soumis au Roi» (*τῶν ὑπὸ βασιλεῖ πρότερον ὄντων*) aux «Ioniens et insulaires (*τοὺς τε Ἴωνας καὶ νησιώτας*) que les Syracusains nous reprochent d'avoir asservis malgré notre parenté (*ξυγγενεῖς ὄντας*)» (VI 82, 4), mais il le justifie par le fait que ces Ioniens avaient marché contre leur métropole... Il fait comme si le lien de parenté avait créé une obligation aux Ioniens eux-mêmes et surtout comme s'ils avaient eu le choix de participer ou non à l'expédition de Xerxès.

²⁶ Thuc. VIII 17-18; 36-37; 57-59.

²⁷ Thuc. I 6, 3: les Ioniens sont donnés pour des parents des Athéniens, ce qui explique qu'ils aient eu la même pratique vestimentaire; la précision a une valeur explicative (*κατὰ τὸ ξυγγενές*). De même, en II 15, 4, il est question des Anthestéries célébrées à Athènes «comme chez les Ioniens d'origine athénienne». En I 12, 4, est précisé que les Athéniens ont envoyé des colons, établissant des Ioniens et la plupart des insulaires.

3. XÉNOPHON: «LES GRECS D'ASIE» COMME APPELLATION OFFICIELLE TACTIQUE

Comme l'ont souligné Robin Seager et Christopher Tuplin, c'est dans l'œuvre de Xénophon que l'expression «les Grecs d'Asie» (οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἕλληνες) fait sa première apparition dans la littérature conservée. Les deux savants lient la naissance de l'expression au slogan brandi par Agésilas, lorsqu'il prétendit faire campagne en Asie Mineure pour défendre la liberté des Grecs d'Asie, et ils pensent que ce fut la Paix du Roi qui établit la notion de Grecs d'Asie se référant à un ensemble. En d'autres termes, loin de résulter de l'évolution d'une perception ethnique locale, cette désignation serait donc purement exogène et utilitaire: ce serait en l'occurrence un instrument politique.

À lire *Les Helleniques*, on repère en fait trois désignations principales: «cités ioniennes», «Grecs d'Asie» et «cités grecques d'Asie» (ou «cités d'Asie» ou «cités grecques»). La référence aux cités ioniennes paraît être celle du narrateur Xénophon: il rapporte ainsi qu'à son retour de la guerre contre Cyrus avec un mandat local étendu, Tissapherne exige la soumission des «cités ioniennes» (III 1, 3: αἱ Ἰωνικαὶ πόλεις), qu'en 397 des ambassadeurs des cités ioniennes (αἱ Ἰωνίδες πόλεις) se rendent à Sparte (III 2, 12) et que, la même année, les cités ioniennes (αἱ Ἰωνικαὶ πόλεις) fournissent des contingents à l'armée de Dercylidas (III 2, 17). Il semble qu'il faille ici comprendre «ionien» au sens large, car, quand Tissapherne demande aux «cités ioniennes» de se soumettre, celles-ci envoient une ambassade à Sparte demander que l'on s'occupe «d'eux, les Grecs d'Asie» (σφῶν τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἑλλήνων, III 1, 3). Cela suggère que les deux expressions renvoient aux mêmes hommes, qui ne se limitent donc pas aux Grecs du groupe ionien. La désignation se retrouve au début de l'*Anabase*, quand il est question des «cités ioniennes» (αἱ Ἰωνικαὶ πόλεις) confiées à Tissapherne par le Roi, mais toutes passées du côté de Cyrus à part Milet (I 1, 6). C'est une expression qu'emploie Xénophon en tant que narrateur, une expression qui paraît neutre, à première vue.

À l'inverse, les expressions telles que «Grecs d'Asie» et «cités grecques d'Asie» figurent, sauf exception, dans des propos rapportés et répondent à une intention tactique. On le voit déjà dans l'exemple des envoyés de ces cités ioniennes menacées par Tissapherne qui demandent aux Lacédémoniens «de se soucier aussi d'eux, les Grecs d'Asie». Il s'agit de motiver les Lacédémoniens à agir, comme le montre bien l'argumentation justifiant que ce soit à eux que l'on s'adresse (III 1, 3): «puisqu'ils sont les chefs de la Grèce entière» (ἐπεὶ πάσης τῆς Ἑλλάδος προσταταὶ εἰσὶν), ils doivent «aussi se soucier d'eux, les Grecs d'Asie» (ἐπιμελεσθῆναι καὶ σφῶν τῶν ἐν τῇ

Ἀσία Ἑλλήνων). Les intéressés partent d'une flatterie et font mine d'user de logique: ils font partie de la Grèce «eux aussi» (καὶ σφῶν est important), et ne devraient donc pas laisser les Lacédémoniens indifférents. En d'autres termes, par rapport à l'appellation d'Ioniens, celle de Grecs présente un avantage rhétorique, qui est de souligner la commune appartenance au monde grec. C'est d'autant plus important, en l'occurrence, que les Lacédémoniens ne sont pas des Ioniens et ne peuvent être revendiqués comme des parents directs, contrairement aux Athéniens²⁸.

Il est intéressant de faire la comparaison avec le discours prononcé un siècle plus tôt par Aristagoras: s'il faut en croire Hérodote (V 49), le Milésien essaya de jouer sur cette même corde en s'adressant à Cléomène de Sparte pour le persuader d'apporter son soutien, arguant que «les fils des Ioniens» étaient esclaves, ce qui était censé peiner les Spartiates, «d'autant que vous êtes à la tête de la Grèce» (ὅσῳ προέστατε τῆς Ἑλλάδος) – argument et expression similaires à ceux des Ioniens du début du IV^e siècle selon Xénophon – avant de conclure que les Spartiates devaient arracher les Ioniens à la servitude, du fait qu'ils étaient des «hommes de même sang qu'eux» (ἄνδρας ὁμαίμονας) – une expression qui se réfère implicitement à leur appartenance commune au monde grec (cf. VIII 144: τὸ Ἑλληνικόν, ἐὼν ὁμαίμῳn ...).

La parenté invoquée par Aristagoras ne trompa personne, et l'expression «Grecs d'Asie» utilisée au début du IV^e siècle est encore plus appropriée à la démonstration. Si l'expression est vraiment apparue comme elle le fait dans la tradition littéraire, dans le passage susmentionné de Xénophon, elle serait une idée des intéressés eux-mêmes, et une auto-désignation stratégique²⁹.

Un autre exemple permet de confirmer l'influence du point de vue sur le choix de la désignation, car on observe le même glissement en 397, quand les cités d'Asie Mineure envoient une nouvelle ambassade à Sparte. Les cités sont alors qualifiées de «ioniennes» par Xénophon (τῶν Ἰωνίδων πόλεων), mais leurs ambassadeurs expliquent à Sparte «qu'il dépendait de la volonté de Tissapherne de laisser leur indépendance aux cités grecques (τὰς Ἑλληνίδας πόλεις)» (III 2, 12): leur intérêt est de souligner leur appartenance au monde grec, leur point commun avec Sparte.

Quant à l'expression de «cités grecques d'Asie» ou de «cités d'Asie» (αἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις), elle intervient également dans des propos rapportés,

²⁸ De ce fait, on peut se demander si l'appellation de «cités ioniennes» utilisée auparavant par Xénophon était si neutre qu'il y paraissait au premier abord.

²⁹ L'approche instrumentaliste de l'ethnicité suppose que la conscience ethnique naît pour des motifs intéressés. Cf. Malkin 2001, 30.

et même dans des propos officiels, mais dans un cadre rhétorique différent: il s'agit chaque fois de comparer les intéressées aux cités grecques d'Europe, que ce soit pour revendiquer leur indépendance ou pour la leur refuser. Ainsi, quand Agésilas arrive en Asie Mineure en 396, il demande à Tissapherne que les cités d'Asie (τὰς ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις) soient indépendantes «comme c'est le cas pour celles de la Grèce de chez nous» (ὥσπερ καὶ τὰς ἐν τῇ παρ' ἡμῖν Ἑλλάδι, III 4, 5). Il en va de même quand la demande émane du Grand Roi. Le cadre est encore celui de la comparaison, mais l'intention est inverse: il s'agit d'opposer le sort des Grecs d'Asie à celui des Grecs d'Europe. On l'observe, en premier lieu, dans la demande que Tithraustès transmet à Agésilas dès 395 (*Hell.* III 4, 25): βασιλεὺς δὲ ἀξιοῖ σὲ μὲν ἀποπλεῖν οἰκαδε, τὰς δ' ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις αὐτονόμους οὔσας τὸν ἀρχαῖον δασμὸν αὐτῷ ἀποφέρειν, «Le Roi demande que toi, tu t'en retournes chez toi, et que les cités d'Asie, tout en étant indépendantes, lui versent l'ancien tribut». Il en va de même dans la proposition qu'Antalcidas fait à Tiribaze en 392: il dit venir demander la paix aux conditions souhaitées par le Roi, en précisant que «les cités grecques d'Asie (τῶν τε γὰρ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἑλληνίδων πόλεων), les Lacédémoniens ne voulaient pas les disputer au Roi et il leur suffisait que toutes les îles et les autres cités (τὰς τε νήσους ἀπάσας καὶ τὰς ἄλλας πόλεις) aient leur indépendance» (IV 8, 14). La distinction structure enfin les clauses de la Paix de 386 obtenues par le Roi (V 1, 31): il s'agit d'opposer les cités d'Asie (τὰς μὲν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεις), que le Roi revendique pour lui, à toutes les autres (τὰς δὲ ἄλλας Ἑλληνίδας πόλεις), qui sont censées jouir désormais de leur indépendance. Notons que ce contexte d'emploi pose la question du rôle des Perses dans la reconnaissance d'une catégorie «Grecs d'Asie». Or, d'un côté, les inscriptions royales ne portent nulle trace de la notion d'Asie, ce qui est d'autant plus compréhensible que le Grand Roi y prétend exercer un empire universel. D'un autre côté, elles mentionnent, parmi les peuples sujets, des *Yauna*, des «Grecs»³⁰, en distinguant parfois les «Grecs de la mer» des «Grecs d'outre-mer»³¹, mais, comme ces derniers sont aussi des peuples sujets, cette distinction ne recoupe pas celle que font les Grecs. Il se pourrait néanmoins que les tractations diplomatiques avec les Spartiates aient conduit les Perses à se familiariser avec la notion d'Asie dès 412, donc au contact de Grecs d'Europe,

³⁰ L'équivalence globale peut être admise, même si des savants ont récemment souligné que l'appellation englobait plus largement des peuples de l'extrême occident de l'empire, tant en Asie Mineure que dans le Nord de l'Égée, ce qui pouvait comprendre non seulement des Grecs, mais aussi des Phrygiens, des Mysiens et des Thraces. Voir, entre autres, Rollinger - Henkelman 2009.

³¹ Par exemple, *XPh* 3. Sur cette distinction, cf. Sancisi-Weerdenburg 2001.

lorsqu'il s'agissait de délimiter les sphères de domination respectives. C'est en tout cas chose faite en 386.

On voit donc que l'expression, qu'elle soit employée par les intéressés ou par les autres, est au service d'une tactique rhétorique au sein des discours diplomatiques ou plus généralement des négociations officielles. Il arrive à Xénophon lui-même de l'employer en dehors de propos rapportés, mais cela reste exceptionnel (je n'en ai relevé que deux cas³²). Il parle plutôt, nous l'avons vu, des «cités ioniennes». Le changement de vocabulaire par rapport à Hérodote et à son époque est néanmoins réel, et l'on ne peut que suivre sur ce point le constat fait jadis par Seager et Tuplin.

4. LE «PANÉGYRIQUE» D'ISOCRATE:

LES EFFETS TERMINOLOGIQUES D'UN AUTRE MILITANTISME

Isocrate offre enfin un contrepoint intéressant, qui confirme le caractère politiquement marqué de l'expression «Grecs d'Asie», mais le fait de manière négative. Son *Panégryrique* a l'avantage de dater de la décennie 390-380 et d'avoir été achevé après la Paix du Roi, période où l'expression «Grecs d'Asie» s'est beaucoup employée dans les échanges diplomatiques entre Sparte et les cités d'Asie, ou entre Sparte et le Roi. Connaissant les clauses de la Paix du Roi, Isocrate ne peut ignorer l'expression. De plus, il affirme la nécessité de libérer ces mêmes cités. On est pourtant frappé de constater que, sauf erreur, l'expression ne figure pas dans son *Panégryrique*³³.

³² En IV 3, 15, Xénophon précise que parmi les contingents alignés par Agésilas à la bataille de Coronée figurent «les gens des cités grecques d'Asie et des cités grecques d'Europe qu'il avait pris avec lui au passage» (ἐτι δὲ οἱ ἀπὸ τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πόλεων Ἑλληνίδων, καὶ ἀπὸ τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ ὅσας διῶν παρέλαβεν). En IV 8, 27, il mentionne les «cités d'Asie» qui sont favorables à Athènes quand Thrasybule mène son expédition dans l'Hellespont en 389 – ces «cités d'Asie» étant probablement en l'occurrence celles de la région hellespontique. On mettra à part la *Cyropédie*, qui témoigne cependant d'une assimilation de ce vocabulaire: il y est précisé que Cyrus commanda aux «Grecs d'Asie» (I 1, 4: ἐπήρξε δὲ καὶ Ἑλλήνων τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ), cités vers la fin d'une liste des peuples soumis à son autorité. Au moment de l'attaque de Crésus contre Cyrus, il est question des Grecs qui habitent en Asie» (II 1, 5: τοὺς Ἑλληνας τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ οἰκοῦντας). En VI 2, 10, «les Ioniens, les Éoliens et à peu près tous les Grecs établis en Asie (καὶ Ἴωνας δὲ καὶ Αἰολέας καὶ σχεδὸν πάντας τοὺς Ἑλληνας τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ ἐποικοῦντας) s'étaient vus contraints de marcher avec Cyrus»: on voit ressurgir les ethniques dialectaux familiers au lecteur d'Hérodote, mais suivis de la nouvelle formule englobante. En VII 4, 9, οἱ μὲν οὖν Ἑλληνας οἱ ἐπὶ θαλάττῃ οἰκοῦντες, «les Grecs habitant le littoral», désigne les Grecs d'Asie.

³³ On trouve cependant dans des discours ultérieurs des expressions telles que «les cités établies en Asie» (Isoc. *Phil.* 123) et «tous les Grecs qui habitent l'Asie» (*Panath.* 106), mais, comme l'a justement souligné Salomon 1996, le contexte est différent.

À la place, on trouve trois types de désignations, qui ne sont pas innocentes. La première consiste à parler de «Grecs» ou de «cités grecques». Ainsi mentionne-t-il les «Grecs» (Ἕλληνες) qui «de Cnide à Sinope [...] habitent près de l'Asie (τὴν Ἀσίαν παροικοῦσιν)» et qui, d'après lui, ne demandent qu'à se révolter (*Paneg.* 162). Et, quand il dénonce la paix d'Antalcidas, il évoque les cités grecques mises au pouvoir du Roi en incluant les cités des deux côtés de l'Égée sous l'appellation αἱ πόλεις αἱ Ἑλληνίδες (137). L'orateur met ainsi l'accent sur la grécité qui est un point commun avec les autres Grecs, mais désigne simplement ces Grecs d'Asie comme «Grecs». Il paraît même refuser l'appartenance de ces Grecs à l'Asie, puisqu'il emploie une expression qui fait d'eux des voisins (τὴν Ἀσίαν παροικοῦσιν)³⁴.

La deuxième désignation est celle d'Ioniens: Isocrate les présente comme des colons d'Athènes – et reproche aux Lacédémoniens de les avoir détachés de leur métropole (122): le lien de parenté permet de revendiquer pour Athènes un lien politique privilégié³⁵ – preuve que la référence à la qualité d'Ionien et à la parenté n'est pas passée de mode, mais qu'elle est affaire d'appartenance (athénienne, en l'occurrence) et d'intérêt. Une troisième désignation générale va dans ce sens de la revendication d'un lien, celle de σύμμαχοι, «alliés», ou plutôt de sous-ensemble des alliés. Il en va ainsi quand Isocrate avance que les clauses de la paix d'Antalcidas ont «livré beaucoup de nos alliés» (176) et déclare honteux «de laisser tant d'alliés asservis par les Barbares» (181). Dans le premier cas, ce choix est d'autant plus frappant que l'orateur mentionne, en revanche, «les îles et les cités d'Europe» (τάς τε νήσους καὶ τὰς πόλεις τὰς ἐπὶ τῆς Εὐρώπης), mais ne parle pas de cités d'Asie. Et quand il appelle de ses vœux une armée commandée par Athènes et Sparte, il la voit «réunie pour défendre la liberté de nos alliés» (185). Cette référence aux alliés d'Athènes peut surprendre à cette date, car l'expression «les alliés» désigne ailleurs les membres de la Ligue de Délos (101, 104): il s'agit donc d'anciens alliés. C'est là une manière d'inclure dans la désignation de ces cités une relation précise avec sa cité – et de revendiquer pour elle le beau rôle de libérateur pour mieux couvrir la quête de ses intérêts propres. Ainsi, s'il est vrai qu'Isocrate brandit à son tour le

³⁴ Justement souligné par Bouchet 2014, 143, qui rappelle que οἱ ἐκ τῆς Ἀσίας, «ceux d'Asie», désigne les Perses et leurs sujets. Sur cette dernière périphrase chez Isocrate, cf. Giovannelli-Jouanna 2017, 48-49.

³⁵ 122: Isocrate reproche aux Lacédémoniens d'avoir détaché les Ioniens de leur métropole, Athènes, point de départ de leur migration (τῆς μὲν ἡμετέρας πόλεως τοὺς Ἴωνας ἀπέστησαν ἐξ ἧς ἀπόκησαν). 156: les Ioniens sont loués pour avoir maudit qui toucherait aux sanctuaires incendiés ou voudrait les mettre dans leur ancien état.

slogan de la liberté des Grecs d'Asie³⁶, ce n'est pas en les nommant ainsi, mais en les désignant soit comme des Grecs (par opposition aux Barbares contre lesquels il mène campagne) soit comme des Ioniens ou des alliés d'Athènes – ce qui permet de justifier une intervention de la part de celle-ci.

5. CONCLUSION

Je ne prétends pas avoir proposé ici plus que quelques jalons dans un parcours chronologique limité, sur la base d'échantillons qui présentent des inconvénients évidents, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, notamment parce que l'expression littéraire se démarque par définition des usages courants. Néanmoins, ce parcours peut aussi s'avérer suggestif: les œuvres littéraires témoignent assurément d'une construction personnelle (et cela peut conduire un auteur à voir dans la notion même de Grecs d'Asie un oxymore particulièrement gênant pour l'élaboration d'un contraste géographique, politique et culturel entre Grecs d'Europe et Barbares d'Asie – au point qu'Eschyle en vient à effacer cette catégorie de son récit des guerres médiques), mais les œuvres littéraires envisagées peuvent aussi porter la trace d'usages et de slogans politiques. Nos conclusions portent donc de manière indissociable sur des usages littéraires, qui sont eux-mêmes potentiellement témoins d'usages politiques de la langue.

Nous avons pu voir qu'il n'était pas toujours facile de dire si une désignation était purement endogène ou exogène ni d'établir une différence tranchée entre, par exemple, un regard athénien ou spartiate, d'un côté, et un regard ionien, de l'autre. La première raison est que l'ethnicité est un processus interactif, la seconde qu'en certaines circonstances, les intérêts peuvent converger entre des groupes situés de part et d'autre de l'Égée. L'adoption d'une innovation de l'un par l'autre peut alors être rapide. C'est ce qui semble être arrivé avec l'appellation de «Grecs d'Asie», peut-être d'abord due aux intéressés, puis reprise par Sparte. Plus exactement, les Grecs d'Asie pourraient avoir adopté cette terminologie en faisant mine d'embrasser un point de vue extérieur global qui ne leur était pas coutumier – non sans effet sur leur propre prise de conscience d'une communauté d'intérêts.

La confrontation entre Xénophon et Isocrate suggère également que des extérieurs (en l'occurrence, Sparte et Athènes) n'adoptaient pas forcément la même appellation, mais retenaient celle qui servait leurs intérêts dans tel ou tel contexte. Le choix même d'une dénomination d'ensemble

³⁶ Cf. Salomon 1996, 45.

reflète des intentions et un contexte qui les justifie: à l'inverse, au quotidien, en dehors de graves menaces communes, une dénomination d'ensemble n'était pas nécessaire. Même Hérodote arrive longtemps à s'en passer, se contentant souvent de parler d'Ioniens, Éoliens et Doriens, y compris pour parler de l'ensemble de manière indistincte.

Enfin, les contextes sont producteurs d'oppositions qui changent avec le temps (Ioniens/Grecs dans les guerres médiques selon Hérodote; Grecs d'Asie / Grecs d'Europe lors des négociations précédant la Paix du Roi) – des oppositions dont les sociologues ont depuis longtemps montré l'impact dans le processus d'ethnicité.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que la terminologie n'ait pas suivi une évolution linéaire, qui aurait conduit, par exemple, à passer de «Ioniens» à «Grecs d'Asie», et qu'il n'y ait pas eu non plus d'unanimité dans les changements d'usage. Les désignations sont nées d'un besoin circonstanciel, en plus d'un cas elles ne répondaient pas tant à une analyse d'historien (tournée vers le passé) qu'à un besoin démonstratif (tourné vers l'avenir), que ce fût celui des auteurs ou des acteurs. Elles pouvaient donc difficilement être neutres, «purement descriptives», contrairement à ce qu'elles nous semblent être dans la bouche d'un historien actuel. Au total, elles relèvent moins de la construction (durable) d'une identité collective que des usages politiques de la langue.

DOMINIQUE LENFANT
Université de Strasbourg
dlenfant@unistra.fr

BIBLIOGRAPHIE

- | | |
|--------------------------|---|
| Bouchet 2014 | C. Bouchet, <i>Isocrate l'Athénien ou la belle hégémonie. Étude des relations internationales au IV^e siècle a.C.</i> , Bordeaux 2014. |
| Garvie 2009 | A.F. Garvie (ed.), <i>Aeschylus, Persae</i> , Oxford - New York 2009. |
| Giovannelli-Jouanna 2017 | P. Giovannelli-Jouanna, Isocrate et l'ennemi commun des Grecs. Désignation et représentation des peuples d'Asie dans le corpus isocratique, <i>Archimède</i> 4 (2017), 45-53. |
| Harrison 2000 | T. Harrison, <i>The Emptiness of Asia: Aeschylus' «Persians» and the History of the Fifth Century</i> , London 2000. |
| Legrand 1954 | P.-E. Legrand, <i>Hérodote. Index analytique</i> , Paris 1954. |
| Macale - Mari 2017 | L. Macale - F. Mari, Le lexique grec de l'Oriental dans la poésie lyrique archaïque et chez Eschyle, <i>Archimède</i> 4 (2017), 6-18. |

- Malkin 2001 I. Malkin (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, MA - London 2001.
- Malkin - Müller 2012 I. Malkin - C. Müller, Vingt ans d'ethnicité. Bilan historiographique et application du concept aux études anciennes, in L. Capdetrey - J. Zurbach (éds.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux 2012, 25-37.
- McInerney 2014 J. McInerney, Ethnicity, in J. McInerney (ed.), *A Companion to Ethnicity in the Ancient Mediterranean*, Oxford - Malden, MA 2014, 1-16.
- Müller 2014 C. Müller, Introduction. La fin de l'ethnicité?, in C. Müller - A.E. Veisse (éds.), *DHA Suppl. 10* (2014): *Identité ethnique et culture matérielle*, 15-33.
- Polito 2016 M. Polito, Autorappresentazione e rappresentazione erodotea degli Ioni d'Asia (I 142 ss.), *Erga-Logoi* 4, 2 (2016), 157-181.
- Poutignat - Streiff-Fenart 1995 P. Poutignat - J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, suivi de F. Barth, *Les groupes ethniques et leurs frontières*, Paris 1995.
- Rollinger - Henkelman 2009 R. Rollinger - W. Henkelman, New Observations on «Greeks» in the Achaemenid Empire According to Cuneiform Texts from Babylonia and Persepolis, in P. Briant - M. Chauveau (éds.), *Organisation des pouvoirs et contacts culturels dans les pays de l'empire achéménide* (Persika 14), Paris 2009, 331-351.
- Salomon 1996 N. Salomon, Atene e i Greci d'Asia nel Panegirico di Isocrate, *ASNP* s. IV, 1, 1 (1996), 41-60.
- Sancisi-Weerdenburg 2001 H. Sancisi-Weerdenburg, *Yaunā* by the Sea and across the Sea, in Malkin 2001, 323-346.
- Seager - Tuplin 1980 R. Seager - C. Tuplin, The Freedom of the Greeks of Asia: On the Origins of a Concept and the Creation of a Slogan, *JHS* 100 (1980), 141-154.
- Tourraix 1992-1993 A. Tourraix, Les Perses, la géopolitique et l'histoire, in P. Ghiron-Bistagne - A. Moreau - J.-C. Turpin (éds.), *Les Perses d'Eschyle* (Cahiers du GITA 7), Montpellier 1992-1993, 99-117.
- West 1998² M. West (ed.), Aeschylus, *Aeschyli Tragoediae*, Stuttgart - Leipzig 1998².
- Zurbach 2012 J. Zurbach, Mobilités, réseaux, ethnicité. Bilan et perspectives, in J. Zurbach (éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux 2012, 261-273.

